

Cécile Gaud

## **Au feu**

La mer était grosse. Je sentais la houle qui nous faisait monter et puis descendre, monter et puis descendre. Quand il me sortait de sa poche, la pluie et les embruns fouettaient mon corps de laiton. Le vent nous bousculait, ma flamme vacillait. Avant de me remettre à l’abri, il m’essuyait sur l’étoffe kaki de sa veste en laine. Il ne me lâchait pas vraiment ensuite, je sentais son pouce qui allait et venait sur la surface usée. Il cherchait la charnière entre le corps et le capuchon, s’attardait, revenait, reprenait son mouvement, augmentait son emprise, puis la relâchait. Il me semblait que cela faisait des heures que nous avions quitté l’Angleterre, que nous étions ballottés dans les lames et les paquets d’eau. D’autres que lui avaient le mal de mer, je l’entendais. Lui ne disait rien, mais sa paume était moite, j’y sentais un tremblement parfois. Dire qu’il y avait quelques mois à peine, je ne savais même pas ce qu’était l’océan. Lui non plus d’ailleurs. Enfin, je ne pense pas. J’étais arrivé dans sa vie un peu tardivement, donc je ne suis sûr de rien. D’ailleurs, c’était d’abord son père qui m’avait acheté au magasin général de Kenora. J’étais tout beau, tout jeune, tout neuf, bien brillant sur le comptoir de bois. Le commerçant m’avait posé dans la main du père pour qu’il puisse apprécier toutes mes qualités : mon poids, ma facilité d’utilisation, ma robustesse surtout, il avait insisté là-dessus. Il connaissait bien ses clients, le bougre, il savait bien que je n’aurais pas une vie de patachon. Il fallait du fiable, du costaud pour courir les bois et travailler aux champs. Le père avait eu l’air d’hésiter, pas très sûr du bien-fondé de la dépense mais, après m’avoir longuement tourné et retourné dans ses mains calleuses, il m’avait finalement emporté. Je n’avais plus guère quitté les poches de ses pantalons de travail ensuite. Été comme hiver, nous faisons équipe. Il avait toujours besoin de mes services : allumer sa pipe, démarrer le feu dans l’âtre, débarrasser un

nouveau lopin de la végétation folle, parfois même il m'utilisait pour chasser les moustiques avec des combustions poussives d'herbes humides.

La première fois que j'avais vraiment eu affaire au fils, j'avais d'abord entendu le père jurer entre ses dents. Pour ce que j'en avais compris, le grommellement échappé de ses lèvres gercées ressemblait à « c'est pas vrai, quel niaiseux ! », « a-t-on déjà vu ça, bon sang ! ». Il était tellement contrarié qu'il en avait retrouvé les mots du vieux pays, ce pays qu'il avait quitté tant d'années auparavant. Il avait craché « qué amorri <sup>[1]</sup> ! » en posant sa hache sur l'épaule. Le père était hors de lui et j'avais senti une certaine fiébrilité quand il s'était saisi de moi. Le père avait ouvert mon capuchon et m'avait enflammé. Le fils était à côté, la lame de sa hache tout contre le visage. Nous étions partis tous les trois, très tôt, dans la colline, où les hommes devaient abattre quelques arbres qu'ils vendraient à la scierie le printemps venu. Il faisait tellement froid ce jour-là, le soleil éclatant, vibrant dans le vent qui descendait du Pôle. Le père m'avait approché du visage de son fils, que la lame en acier cachait. Ma flamme avait léché patiemment la surface polie pendant que le père grognait à son fils de ne surtout pas bouger. Il lui disait : « bougre d'idiot, si tu tires, la moitié de ta langue sera arrachée, enfin ! Je t'avais pourtant dit de cracher pour affûter, pas de coller ton museau, tu as l'air malin maintenant ». Il était fâché le vieux, il imaginait déjà tous les voisins qui se raconteraient la bonne blague du fils Leydier qui avait perdu la moitié de la langue sur sa lame gelée. Ça les occuperait pendant tout l'hiver au moins, et celui d'après peut-être, quand ils n'auraient rien d'autre à faire que de ressasser toutes les histoires du coin. Dès que ma flamme avait desserré l'étreinte de la glace, le père s'était calmé. Ce soir-là, au coin du feu, il m'avait offert à son fils.

Je ne sais pas s'il lui arrivait d'y repenser, le fils, alors que nous étions si loin de chez nous. J'aurais aimé deviner ce qui passait dans ses yeux quand je m'approchais de lui. J'allumais les cigarettes que l'armée lui fournissait. Il en avait fumé beaucoup avant l'embarquement, mais plus du tout depuis que nous étions à bord. Il m'avait sorti tout à l'heure pour relire une lettre qu'il avait dans la poche contre son cœur. Il m'avait approché du papier, mais j'avais perçu sa prudence. Il avait peur que je devore le tout, je le sentais. Quand il finissait sa lecture, il m'éteignait d'abord, puis il pliait les feuillets. Il les embrassait toujours avant de les remettre à leur place. À ce moment-là, je savais que ses pensées volaient. Parfois il rallumait ma flamme, la regardait ou, peut-être, regardait-il au travers. Il y voyait sûrement le feu de la Saint-Jean, celui que les jeunes du village préparent chaque année, pour se réjouir de la lumière et de la chaleur de l'été à son apogée. Une année, cette année-là, c'était sa classe d'âge qui avait été chargée d'organiser les festivités. Il avait pris plus que sa part dans le travail, et à la fin, il

m'avait sorti de sa poche, pour enflammer le brasier. C'était un honneur, la première fois que j'étais utilisé pour une si belle occasion. Ce jour-là, la bourgade bruissait des pas de tous, venus en nombre pour la fête. Au petit matin, ils avaient quitté leurs fermes et leurs champs pour venir en ville. Certains menaient des bêtes pour les présenter à la foire, d'autres serraient des paniers contre eux, tous avaient mis leurs habits du dimanche. Les catholiques s'étaient pressés à l'église, qui portait le nom du saint du jour. Le curé avait fait un sermon puissant et, sur le parvis, ses ouailles avaient pris plaisir à se revoir et s'embrasser. Déjà, les jeunes attendaient la soirée avec impatience. Dans le pré au bord du lac, une estrade avait été dressée, pour recevoir un petit orchestre venu depuis Winnipeg. Le fils avait galopé toute la journée, pour que tout soit prêt. Avec ses camarades, ils avaient coupé le bois et monté le bûcher tant attendu. Ils avaient accroché des calicots, dressé des tables, fait rouler des tonneaux de bière et assemblé un parquet pour les danseurs. En fin d'après-midi, ils s'étaient jetés dans le Lac des Bois avant d'enfiler leurs plus belles chemises. Un peu plus tard, dans le crépuscule suave, il m'avait sorti de la poche de son pantalon et j'avais enflammé le petit bois sous l'empilement énorme. Les flammes étaient montées haut, très haut dans le ciel marine piqué d'étoiles. Le fils s'amusait bien, il riait, il défiait ses amis de sauter au-dessus des flammes, sous le regard de la foule. À un moment, j'avais senti que l'agitation était tombée, soudainement. Sa main m'avait saisi dans les plis de son vêtement et il m'avait fait tourner au creux de sa paume, longtemps. Ses pas s'étaient faits lents, nous nous étions éloignés de la fête et je l'avais entendu chuchoter. Il s'était assis et j'avais glissé dans l'herbe, entre lui et une robe de coton fleuri qui étalait sa corolle dans la pénombre. Il m'avait ramassé et allumé pour mieux voir le visage qui lui souriait. Ensuite, disons que cela ne vous regarde pas vraiment. Mais je savais bien que c'était à elle qu'il pensait quand il repliait ces lettres avec soin. Il ne me rangeait jamais avec elles, contre son cœur.

Il m'a sorti une dernière fois, au milieu du tumulte de la mer et du vent, pour allumer la cigarette de l'un de ses camarades. Ils parlaient de la côte, qu'ils voyaient, au-delà des embruns, dans le jour qui se levait. Il m'a remis dans la poche de son pantalon mais il s'est ravisé, et m'a glissé dans celle de sa veste. J'ai senti son cœur cogner quand il a sauté dans les vagues. Ses bras étaient levés, bien haut au-dessus de sa tête, le fusil à l'abri de l'eau. J'ai alors compris pourquoi je n'étais plus en bas. Autour de nous, il y avait du bruit, tellement de bruit. Ce n'était pas le plus terrible. Parfois, un chuintement puis un gémissement faible figeait le temps dans un silence irréel. Les odeurs salines de la mer et du sang se mêlaient dans l'air vibrant, autour de nous. J'ai senti son pas plus assuré quand il a posé les pieds sur la plage. Il a baissé les bras. Il

courait, vite, malgré le poids de l'eau et des équipements. J'entendais son souffle court, féroce, désespéré. Il ahanait dans l'effort et la peur.

La balle qui nous a touchés l'a arrêté net. Il est tombé à la renverse, dans le sable. Il a cessé de respirer, un instant. Étourdi. Il a porté la main à son cœur.

Moi, moi, comment vous dire ? Je ne ressemblais plus à rien, complètement enfoncé et déformé par l'impact.

Depuis, je ne sers plus au feu. Je suis son porte-bonheur, sur son cœur, pendant qu'un petit nouveau occupe le pantalon. Mais je peux vous dire que je me suis enflammé une dernière fois quand elle a posé ses lèvres sur mon pauvre laiton. En remerciement d'avoir ramené son mari au pays.

*I – « Qué amorri ! » : « Quel idiot ! » (en occitan).*